

voyaient passer tout sanglant dans la rue Saint Louis s'écriaient, consternées : le marquis est tué ! le marquis est tué ! Lui, cependant, était calme, et regardait venir la mort sans frayeur. Il pria le chirurgien, M. Arnoux, qui sondait sa blessure, de lui dire combien de temps il lui restait à vivre.—Quelques heures seulement, général!—Tant mieux, s'écria-t-il, je ne verrai pas les anglais à Québec. On s'adresse à lui pour avoir des ordres. Il fait une réponse sublime : "Des ordres, je n'en ai plus à donner ; j'ai trop à faire en ce grand moment, mes heures sont très-courtes. Je ne vous recommande qu'une chose : ménagez l'honneur de la France." Toutefois, une dernière préoccupation s'empare de son esprit : que vont devenir les Canadiens ? Et, d'une main défaillante, il écrit au général Townshend la lettre que nous avons déjà citée. Puis, tranquilisé par l'accomplissement de ce qu'il considère comme un devoir sacré, il détourne son regard des choses terrestres, pour ne plus s'occuper que des intérêts éternels. Durant toute la nuit, on l'entendit prier à haute voix et remercier Dieu des consolations religieuses dont sa couche funèbre était entourée. Il avait fait sa confession et reçu le Viatique avec les sentiments de la plus vive piété. Enfin à cinq heures du matin, le 14 septembre, il rendit le dernier soupir, plus grand peut-être dans sa mort qu'à Chouaguen et Carillon, La confusion qui régnait dans la ville était si générale qu'il ne se trouva aucun ouvrier pour faire la bière de l'illustre défunt, ce fut un vieil employé des Ursulines "qui ramassa à la hâte quelques planches, et parvint à confectionner en versant larmes abon-